

pont par dessus les arbres renversés et passent à travers les broussailles, pendant que deux de leurs compagnons, restés dans l'esquif, avec leurs avirons ou de longues perches, le tiennent droit au milieu du courant et l'empêchent de se heurter contre les pierres aiguës. Dix fois par jour, ces pauvres gens sont obligés de se jeter à l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture, mais il n'en font aucun cas ; pourvu que le soir ils aient un bon feu pour faire sécher leurs habits et une bonne tasse de thé, c'est tout ce qui leur faut.

.

Pendant que nos hommes préparent le déjeuner nous allons visiter successivement une belle chute qui tombe de la hauteur d'une quarantaine de pieds ; le *Rapide de l'Île*, une petite île de verdure, longue de cinq arpents, située entre deux courants impétueux qui dévorent ses rives, et ressemblent à un grand canot que l'on remorque à la cordelle avec difficulté : le *Kekek*, "l'épervier" où nous sautons par un portage impossible, à travers les cailloux et les embarras, dans un petit lac en dehors du lit de l'Ottawa, et où nous revenons par un second portage plus impossible encore. Ce lac, emprisonné entre de hautes murailles de gneiss, tire son nom d'un épervier qui avait bâti son nid, à plusieurs centaines de pieds du sol, dans l'anfractuosité d'un rocher : dans ces dernières années, un corbeau conquérant l'a délogé de ses pénates, et, comme un second Bismarck, il jouit en paix du fruit de ses conquêtes : enfin la *Tête des Quinze*, et vous arrivez à un beau lac, celui sur les rives duquel je vous écris en ce moment, long de plus de soixante milles, et dont les eaux sont presque de niveau avec celles de la hauteur des terres, du moins dans cette partie du pays.

Si les *Quinze* apportent des fatigues corporelles, en revanche ils ont pour le regard et l'esprit des agissements toujours nouveaux. Les expressions dont s'est servi M. Routhier pour dépeindre les rapides du Saguenay, conviennent très bien à ceux de l'Ottawa. Tantôt, c'est un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit, qui se cabre comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejaillit en gerbes d'écume ; tantôt ce sont des courants qui se déchainent, qui se rencontrent, qui se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges sans fond tous les objets passant à la surface ; tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des millions de gouttelettes qui rejaillissent comme des étincelles : ondes violentes, livrées à tous les caprices de la fureur, bondissant de rochers en rochers comme des bacchantes en délire. Puis la rivière élargit son lit, recueille ses eaux et s'étend paisible entre des bords charmants pour recommencer un peu plus loin sa course vagabonde et tumultueuse. Le lac des Quinze descend dans le lac Témiscamingue par une suite de gradins ; à chaque degré il se repose, forme des étangs paisibles, se divise en mille chenaux divers, fait paresseusement le tour des îles aux figures les plus fantastiques, se perd dans les baies profondes, s'endort sous l'ombre des feuillages ; enfin il se décide à faire un autre saut et à descendre une nouvelle marche de pierre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé, tout blanc d'écume, au bas de ce vaste amphithéâtre dont la longueur est de cinq lieues et la hauteur de 200 pieds.

.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la patience et l'habileté de nos sauvages ; trois d'entre eux, après avoir fait avec leur capot une espèce de coussin qu'ils placent sur leur cou, renversent le canot et le chargent sur leurs épaules : l'embarcation pèse près de cinq cents livres ; deux marchent en avant, un en arrière ; ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre ; nous avons peine, complètement allégés, à y transporter nos per-

sonnes. Les autres s'attellent au bagage ; ils s'appuient sur le front une large bande en cuir qu'ils appellent leur collier, et à l'autre extrémité, ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins ; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un autre, puis un autre, et ainsi chargés, comme de vrais mulets, ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent le porter d'un seul coup, et à chaque rapide, ils sont obligés de faire un second voyage. Cependant vous les voyez toujours gais, contents, de bonne humeur ; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas ! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un blanc de nos grandes villes fût sauvage !



Eglise et couvent de Pembroke ; d'après une photographie

Au portage de *Kinebic*, une famille sauvage nous rejoignit ; ils étaient huit de leur bande, le père, la mère et six enfants. L'aînée est une fille qui peut avoir dix-huit ans, le bébé, fortement, lacé dans son maillot et attaché sur une planche est âgé de deux ans. Ils ont bonne figure sans toutefois être très jolis, ils sont gros et gras. Leur habillement est décent et bien convenable. Au fort d'où ils viennent, quatre se sont achetés des chapeaux de paille dont ils paraissent tout fiers ; celui de l'aînée des filles est plus coquet et de diverses couleurs, sans doute parce qu'elle est d'âge à avoir des cavaliers ; le père n'a qu'un mouchoir autour de la tête ; deux des enfants n'ont pas de couvre-chef, en revanche leur nuque est couverte d'une forêt de cheveux dignes d'un Absalon.

— Nitchi, mon ami, quel est ton nom ?

— *Pon Kanijite* (Paul Lesecond).

— Celui de ta femme ?

— *Marianne Okikore* (Marianne la femme au Cypres).

— Toi, la fille au beau chapeau ?

— *Cécine* (Cécile).

— Et toi ?

— *Madeleine* (Madeleine).

— Et toi ?

— *Pien* (Pierre).

— Et toi ?

— *Mani Esten* (Marie-Esther).

— Et toi ?

— *Catherine* (Catherine).

— Et lui, le bébé ?

— Mathias.

Il faut savoir que les Algonquins manquent des lettres *l, r, f* et *v* dans leur alphabet, voilà pourquoi leur prononciation estropie ainsi les saints et leur nom.

— Où demeurez-vous ?

— Au grand Lac, à trois cents milles d'ici.

— D'où venez-vous ?

— De Témiscamingue.

— Pourquoi ?

— Pour voir *amie ganawabite* "le gardien de la prière."

Qui n'admirerait cette foi qui transporte réelle-

ment les montagnes ? En effet que de montagnes à traverser, que de fatigues à supporter pour contempler, le temps d'une messe, leur premier pasteur et recevoir sa bénédiction ! En vérité voyons-nous autant de foi en Israël, chez les peuples chrétiens depuis des siècles ? Monseigneur leur dit de bonnes paroles et leur donna à chacun une médaille ; cinq minutes après ils les avaient tous suspendues au cou ; de plus il leur distribua quelques petites douceurs que nous avions dans nos sacs, et eux de dire à plusieurs reprises : "*Migwete, migwete*, merci, merci."

Je donnai au père trois cigares. De suite il en passa un gracieusement à sa chère moitié. Avant d'être chrétien, l'aurait-il fait ? Je ne le crois pas, les femmes étaient tenues en trop grand mépris, et l'égoïsme naturel lui aurait dit de les garder pour lui-même. Je demandai aux deux grandes filles et au jeune garçon de dix ans :

— Fumez-vous ?

— *Enh*, répondirent-ils, oui, oui !!

Je présentai à chacun un *tebibikinikasote nas-sana*, un tabac roulé, comme ils disent, et tous se mirent à goûter avec délice les douceurs de la fumée délectable. Ils ne voulurent pas rester avec nous en dette de reconnaissance. Ils nous suivirent pendant cinq ou six portages ; toute la famille s'attelait au bagage, portant qui un coffre, qui un lit, qui un porte-manteau ; puis, marchant en canards, l'un derrière l'autre, ils s'engageaient dans le sentier ; l'enfant de six ans fermait la marche ayant sur le dos la planche et dessus attaché son petit frère.

(A suivre)

POUR HERMANCE

"O ma mère ! Vous m'avez vaincu !" disait autrefois Coriolan à sa mère. Et moi je dis : Enfin, vous m'avez vaincue, charmante *fée* de ma pensée ! Savez-vous, ma douce amie, que vous possédez à un haut degré le pouvoir de fasciner. Vos affectueuses paroles, vos adorables réticences me transportent et m'enivrent comme d'un nectar délicieux.

Vous le dirai-je, aimable Hermance, j'avais décidé, voyant le contraste de mes écrits avec les savantes correspondances des collaboratrices du *MONDE ILLUSTRÉ*, j'avais résolu, dis-je, de briser ma plume à jamais, cependant, comme par instinct je ne le fis pas tout à fait, car je pressentais qu'un noble cœur, une indulgente amie voudrait peut-être encore faire appel à Marguerita, et je voulais jouir du privilège de lui répondre.

Mais j'étais toute fois loin de penser que c'était au milieu de vos douces rêveries, quand la pensée, fatiguée des choses passagères, erre dans un monde de souvenirs envolés, quand notre cœur a besoin d'un doux mot d'amitié pour le consoler, que vous m'appeliez, avec tous ceux que vous aimez, et là, sous le regard de la douce Vierge Marie, vous me causiez si gracieusement.

O douces évocations ! que votre place est bien ici ! Que cette belle et tendre sympathie dont vous êtes douée, chère Hermance fait du bien à celle sur laquelle elle se déverse !!!

Oui, vous l'avez dit, nous devrions nous connaître.

Peut-être n'ignorez-vous plus le nom que cache le pseudonyme Marguerita. Moi, je n'ai pas l'avantage d'avoir pu découvrir le vrai nom du cœur dévoué qui se voile si coquettement du nom mélodieux d'Hermance !

A plus tard je l'espère.

Et s'il arrivait que, me connaissant vous ne m'aimiez plus, qu'advierait-il ? A la grâce de Dieu !

Bien à vous

MARGUERITA.

UN BON ARTISTE

A l'œuvre on connaît l'artisan, dit un vieux proverbe très vrai et très juste.

En voyant une photographie faite par M. Henri Larin, vous reconnaissez de suite qu'elle sort des mains d'un véritable artiste.

Encourageons les Canadiens et allons nous faire photographier chez Henri Larin, 18, rue St-Laurent.